Jean MATROT

Zéphyr

Roman

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 19-10-2006

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Avril 1923
Sud de Khénifra, Maroc

Le camp s'étendait sur une centaine de mètres, au pied d'une montagne rougie par le soleil couchant. L'esplanade centrale, large étendue de terre cramoisie, était ceinturée par une barrière d'éribas. A l'ouest, faisant face à cinq marabouts de toile, deux bâtiments de boue séchée s'adossaient au roc.
Torses nus, une dizaine d'hommes aux crânes rasés courait. Chacun portait une pierre sur l'épaule. Enroulées autour de hanches maigres, des ceintures de flanelle épongeaient les ruisseaux de sueur rosie par la poussière. Deux corniauds noirs mordaient les mollets de passage tandis que les voix des sergents, telles des claquements de fouet dans le silence, ponctuaient l'exercice :
-Plus vite, pègres ! Au pas de gymnastique !
Les coups tombaient au hasard, accompagnant la ronde.
Brusquement, l'un des coureurs s'arrêta et son fardeau roula sur le sol. Autour, les autres continuaient. Les tirailleurs sénégalais, assis plus loin, le regardaient sans bouger.
Un des sergents s'approcha, cravache levée. Une voix rauque l'interpella au moment où il allait frapper :
-Attends, Joseph !
Le bras retomba.
Carboni avait quitté le banc duquel il observait la scène, verre de vin à la main. C'était un militaire d'une quarantaine d'années, au visage parsemé de couperose. Il portait la moustache en crocs, à l'ancienne mode. Son large ceinturon de cuir disparaissait sous un ventre imposant. Il s'arrêta devant le nouveau, proche à le toucher.
-Ton nom !
Le joyeux ne broncha pas. Sur son torse luisant, des tatouages s'étiraient au rythme d'une respiration saccadée.
Le sergent recula, sortit son revolver d'ordonnance de l'étui de cuir et le braqua sur l'homme. Il répéta doucement :
-Ton nom.
Les yeux noirs ne trahirent aucune émotion, la bouche resta fermée. Autour d'eux, la pelote continuait.
Carboni abattit la crosse de son arme sur le crâne nu. Le bataillonnaire tomba à genoux. De la pointe de son brodequin, le sergent frappa à pleine force, faisant basculer le joyeux en arrière, inanimé. Un ruisselet de sang grossit sous sa tête, emportant dans son lit des particules de poussière

rouge.
Tatoué entre les épaules, le disciplinaire portait l'inscription victime de l'armée, en lettres gothiques.

Joseph traîna le corps inerte jusqu'au marabout le plus à l'est du camp. Là, il fit signe à un autre sous-officier :
-Hé, Marcou, tu me donnes un coup de main, pour les fers ?
Un petit sergent malingre s'approcha à contrecœur.
-Ca m'étonnerait qu'il se sauve, dans cet état.
Ils tirèrent l'homme sous la grande tente avant de lui visser les manetons aux pieds et aux mains. Joseph glissa une chaîne entre ses poignets et ses chevilles, la tendit jusqu'à donner au corps une position de crapaud. Pour finir, ils attachèrent le joyeux à l'un des piquets du marabout.

La lampe tempête d'un tirailleur dessinait de longues silhouettes sur le sol. Déjà, la fraîcheur de la nuit envahissait l'esplanade.
Carboni avait fait arrêter l'exercice. Il donnait les règles du camp :
-Votre copain va passer au conseil de guerre pour refus d'obéissance. Avant six mois, vous y aurez tous droit. Les mauvaises têtes, on en veut pas ici.
Il rota son vin en gonflant les joues.
-Ca ne tiendrait qu'à moi, je vous enverrais en première ligne, histoire de voir si votre tête revient aux chleuhs. Mais la hiérarchie vous donne une chance…
Un sourire éclaira son visage.
-Je ne suis pas cette chance. Prenez vos sacs et foutez-moi le camp ! Le dernier couché a quatre jours.
Il y eut une bousculade, comme si tous voulaient prendre un tramway en même temps. Quelques secondes plus tard, la place était déserte, chacun s'étant engouffré au petit bonheur dans l'un des marabouts.
Carboni oscillait doucement, les pouces passés dans son ceinturon, le képi en arrière. A intervalles réguliers, les poils de sa moustache se soulevaient. Les autres sergents étaient retournés s'asseoir devant l'entrée du bâtiment des sous-officiers et l'un d'eux avait sorti une nouvelle bouteille. La lumière de la pièce devant laquelle ils étaient installés donnait au liquide la même couleur que le sang du joyeux. Tous buvaient de bon cœur.
La toile d'un marabout s'écarta et un visage apparut. Carboni sourit, engageant.
-Oui ?
L'homme émergea de la tente, sac à la main. Il était jeune, à peine sorti de l'adolescence.
-Y'a plus de place, mon sergent.
-Approche.

Le bataillonnaire avança prudemment, stoppa à deux mètres de Carboni. Le sergent attendait. Le jeune fit encore un pas et s'arrêta.
Carboni jeta un œil en arrière, vers ses camarades.
-Alors comme ça, il n'y a plus de place ?
-Nan, mon sergent. Toutes les places sont occupées.
Le sergent sembla réfléchir. Il secouait la tête de droite à gauche, l'air désolé. Soudain, il tapa dans ses mains, faisant tressaillir le soldat.
-Eh bien on va te trouver un lit.
Derrière lui, les sous-officiers riaient.
Carboni fit signe à un tirailleur d'approcher.
-Toi, là, ramène-moi des éribas.
Habitué aux lubies de son supérieur, le Sénégalais ne marqua aucune hésitation. Il alla chercher un buisson dans la haie d'enceinte et le déposa entre les deux hommes. Puis, il ramassa son arme et attendit les ordres.
Du bout du pied, Carboni tentait d'étaler les branchages. Il soufflait, trébuchait en jurant. Devant lui, le bataillonnaire au garde-à-vous ne bougeait pas.
Le sergent se redressa, essoufflé.
-Couche-toi, maintenant.
-Hein ?
-Allonge-toi. Tu voulais un lit ? En voilà un. Allez, vas-y ou c'est moi qui te couche bessif.
Le sac tomba aux pieds du jeune homme. Il s'assit sur les épines, les traits crispés, avant de laisser aller son dos contre les branchages. Les pointes de jujubier s'enfoncèrent dans sa peau.
Derrière Carboni, les sergents ricanaient :
-Allez, mon poulet, dors bien.
-Tu ne serais pas mieux à l'hôtel !
-Le sergent est bon pour toi.
Carboni était aux anges. Le public lui donnait ses plus beaux émois. Il déclara, sentencieux :
-Les nuits sont fraîches, dans l'Atlas. Il te faut une couverture.
Il fit à nouveau signe au tirailleur.
-Va me chercher de grandes pierres plates.
Le Sénégalais amena des morceaux de roche qu'il étala à même le corps du joyeux, sur ordre de Carboni. Lorsque la couverture fut achevée, ne dépassait plus de l'homme que la tête.
Le sergent s'accroupit, caressa le front du disciplinaire en fredonnant « Frère Jacques ». Les sous-officiers, d'abord étonnés, reprirent le refrain en cœur. Bientôt, un semblant de canon s'improvisa. Le vin aidant, les voix se désaccordèrent et la chanson devint un brouhaha inextricable.
Carboni se fit servir un verre, le siffla en quelques gorgées avant de revenir

à côté du disciplinaire.
-Maintenant, dors !
Puis, au tirailleur :
-Veille-le. S'il tente de s'évader, tu tires. Toi comprendre, Bamboula ?
-Oui, mon sergent.
-Bien.
Le sous-officier retourna vers ses collègues et reprit du vin. Il aimait ces soirées où les nouveaux arrivaient. La monotonie de la vie au camp s'en trouvait rompue. C'était en quelque sorte une fête.
Les sergents firent un dernier tour sous les marabouts avant de partir se coucher. Le calme de l'Atlas descendit sur le camp, un calme saharien accompagné d'un froid glacial.
Sous l'amoncellement de pierres, le joyeux respirait péniblement. Après lui avoir mordillé les oreilles, le chien de Carboni s'était recroquevillé contre lui, la patte posée sur un avant-bras qui dépassait.

Dans les marabouts, la vie reprenait. A chacune des entrées, un homme faisait le guet. Des bougies s'allumaient, leurs faibles lueurs immédiatement atténuées par un cône de tissu qu'on enroulait autour.
Eugène ne dormait pas. Ses paupières étaient plissées par l'effort qu'il s'imposait pour s'imaginer ailleurs. Ayant vécu ce qui allait suivre depuis cinq ans, il n'éprouvait aucun besoin de regarder à nouveau. L'absurdité de cette comédie lui donnait trop de haine. Plus que tout, il redoutait de devenir comme ces hommes qu'il méprisait.
Sans compter qu'ils l'empêchaient de dormir.

Jean MATROT

Dans les romans de Jean Matrot, les héros n'ont rien d'exceptionnel, ils dorment la bouche ouverte en bavant sur l'oreiller, volent des chewing-gums aux caisses des supérettes ou se font une entorse en essayant de rattraper leur chien qui traverse la nationale. Comme tout un chacun, ils ne peuvent échapper à la confrontation avec cette grande aventure qu'est la vie. Parfois, elle les mène un peu plus loin que les autres et les force à improviser…C'est cette improvisation qui intéresse l'auteur, ce passage à l'acte révélateur…

Zéphyr

Les terribles bataillons d'Afrique, en 1923. Eugène, comme tant d'autres, y subit les conséquences d'une naissance misérable. Un soir, parmi les nouveaux arrivants, il reconnaît Ernest, ancien compagnon d'errances. Ces retrouvailles vont changer le cours de sa vie…